

Jacques Jouet

Danse, distance, photographie

Théâtre



Jacques Jouet

Danse, distance, photographie

Publié dans *Morceaux de théâtre*, Théâtre II, Limon, 1997.
Indisponible.

I, Danse

Personnages : Jeanne
 Jean
 Un musicien (en chair, en os et en instrument)

Jeanne et Jean dansent sur la musique du musicien.

Jean. — Pfffou... moi, j'en peux plus.

Jeanne. — Mais si...

Jean. — C'est plus de notre âge.

Jeanne. — Parle pour toi !

Jean. — C'est plus de mon âge.

Jeanne. — Laisse-le, celui-là, tu veux ?

Jean. — Pfffou... pfffou...

Jeanne. — On peut ralentir, hein...

Jean. — Je t'assure...

Jeanne. — Encore cinq minutes !

Jean. — Non... deux fois deux minutes, avec une pause !

Jeanne. — Faut toujours que tu négocies.

Jean. — C'est ça ou rien.

Jeanne. — Alors, c'est ça.

Elle chantonne.

Jean. — C'est vrai que ça transporte... Et puis, c'est des souvenirs...

Jeanne. — ... qui remontent.

Jean. — Oui, oui.

Jeanne. — Tu vois, ça va déjà mieux.

Jean. — Plutôt mieux, c'est vrai. Je croyais pas que je redanserais.

Jeanne. — Tu as toujours aimé danser.

Jean. — Faut pas exagérer.

Jeanne. — Si, si. Il faut exagérer.

Jean. — Si je n'avais pas aimé danser, tu ne m'aurais pas aimé. C'est ce que tu disais, en tout cas.

Jeanne. — C'est vrai.

Jean. — Et j'aurais pas aimé ça.

Jeanne. — Quoi ?

Jean. — Que tu m'aimes pas.

Jeanne. — Pourtant, on n'a pas souvent dansé, toutes ces années... ensemble...

Jean. — Tout de même...

Jeanne. — Non, non.

Jean. — Pas très souvent, mais quand on a dansé, on a fait ce qu'il fallait.

Jeanne. — Ça, d'accord.

Jean. — Dansé complètement.

Jeanne. — De toutes nos forces.

Jean. — Hé là, la pause !

Jeanne. — La pause !

Jean. — Il est bien le musicien.

Jeanne. — Ha... j'ai l'impression d'avoir quarante ans !

Jean. — Mais oui !

Jeanne. — Toi aussi ?

Jean. — Non ! J'ai l'impression d'avoir, et d'ailleurs j'ai, le double.

Jeanne. — Pas tout à fait.

Jean. — Pas loin...

Jeanne. — Oui.

Jean. — Oh ! c'est bon de vieillir.

Jeanne. — Tu dis ça...

Jean. — Oui, oui !

Jeanne. — Allez... on reprend. Il faudrait qu'on soit foudroyés, tous les deux, en dansant.

Elle rit.

Jean. — Et allez...

Jeanne. — Tu vois que tu te fatigues encore très bien !

Jean. — C'est pour mieux *te* fatiguer, mon amour.

Jeanne. — Mon amour.

Jean. — Chut !

Jeanne. — Mais moi aussi j'ai le droit de le dire !

Jean. — Encore envie de le dire ?

Jeanne. — Parfaitement !

Jean. — C'est pour ne pas te déjuger. Je reconnais bien ton orgueil.

Jeanne. — Petit con.

Jean. — On aura réussi ça.

Jeanne. — Quoi ça ?

Jean. — Que tu me dises encore « petit con » très doucement.

Jeanne. — Seulement ça ?

Jean. — Tout ce que j'aurai réussi d'autre, d'une certaine façon, on me l'aura volé.

Jeanne. — Ah ? Tu n'exagères pas un petit peu ?

Jean. — Non.

Jeanne. — Tu dis ça tellement doucement...

Jean. — Pourquoi ne mourrait-on pas totalement démunie ? Avec tous les organes également déficients ? À bout de course ! C'est idiot de crever avec de bonnes dents. Avec de bons yeux.

Jeanne. — Merci pour l'aide-soignante... Et crever avec un beau jardin bien soigné ?

Jean. — La glycine...

Jeanne. — L'oseille plantée en X.

Jean. — La menthe.

Jeanne. — Et cetera...

Jean. — Tu pourras le vendre.

Jeanne. — Vendre un jardin ? Et qui te dit que tu partiras le premier ?

Jean. — Mourras. Tu peux dire mourras. Personne ne me le dit. Je le sais.

Jeanne. — Tais-toi et danse.

Jean. — Je danse.

Il chantonne.

Jeanne. — Au fait... qu'est-ce qu'on t'a donc volé ?

Jean. — Rien... Tout ! mais c'est bien... il faut finir aveugle et ruiné... Je n'ai pas dit pas ça avec aigreur... Je ne m'énerve pas !

Jeanne. — On ne peut pas s'énerver, en dansant.

Jean — Tu vois ça ? Une scène de ménage enlacés... une scène de ménage en dansant...

Jeanne. — Hi hi hi...

Jean. — Chez nous, c'est drôle...

Jeanne. — Où ça, chez nous ?

Jean. — Je veux dire chez les hommes, les hommes et les femmes...

Jeanne. — Et alors ?

Jean. — Oui... Tout repose... sur... comment dire ? la valeur... la valeur, c'est le couple, non ? Les deux qui sont enlacés... ou qui se tiennent par la main, les doigts noués ensemble... C'est pas forcément comme ça partout. Ailleurs, parfois, c'est plutôt la parenté. Les enfants qui appartiennent au mâle... Et le couple... eh bien le couple, c'est un accident de parcours, qui a son intérêt technique mais qui n'est jamais un souvenir, jamais une date.

Jeanne. — Toujours tes tribus... ethnologue de mes fesses.

Jean. — C'est comme ça.

Jeanne. — Chez qui, déjà ?

Jean. — Les Androy.

Jeanne. — Ah oui, Madagascar...

Jean. — Tu sais ça, toi !

Jeanne. — Ce n'est pas la première fois que tu m'en parles...

Jean. — Tu as retenu ça, toi...

Jeanne. — Tu vois.

Jean. — Moi, je n'ai jamais aimé que toi, comme femme.

Jeanne. — Ça aussi tu me l'as déjà dit.

Jean. — Combien de fois ?

Jeanne. — Je n'ai pas compté.

Jean. — Souvent. J'ai redit ça souvent.

Jeanne. — Radoté ça. Mais, à chaque fois, est-ce que j'étais la même ?

Jean. — Non, non. C'est ça ta force. Combien de fois il m'est arrivé de te prendre dans mes bras et de ne pas te reconnaître ?

Jeanne. — Et alors ?

Jean. — Enfin... d'hésiter à te reconnaître. Bah, c'était bon ! C'était cela qu'il fallait faire. Pour moi, tu auras été toutes les femmes.

Jeanne. — Moi, je n'aurai pas aimé que toi.

Jean. — Ha ha ha ! Je le sais bien.

Jeanne. — Mais attention, tu es en très bonne place !

Jean. — Oui ?

Jeanne. — Non ?

Jean. — Et puis, surtout, je suis là, tout de même.

Jeanne. — Oui, oui, tu es là, et tu dances.

Jean. — J'ai tout traversé ! J'ai résisté. J'ai été celui qui a le mieux résisté, c'est tout. Ça me foutait en boule, quand je te récupérais dans un état !... toute souffrante, cabossée, d'une humeur massacrate, comme si c'était de ma faute !

Jeanne. — Oui, quelle stupidité ! Amours entre deux portes et porte entre deux amours... Porte-moi. (*Il la porte.*) Tu es fort, hein !

Jean. — Non, plus tellement.

Il la repose.

Jeanne. — Que de portes, quand j'y pense !

Jean. — Grande ouverte.

Jeanne. — Fermées, les portes. Fermée, maintenant. Fermée à ça, maintenant, fermée Jeanne.

Jean. — Ouvrable, comme les jours.

Jeanne. — Non, non non.

Jean. — Tu dis ça... mais pourtant, à ces moments précis, c'était le plus important, l'ouverture... Rien ne comptait davantage... Ouverte ! Et on venait te me voler... À peine une petite effraction. Le professeur de yoga ; le bavard ; le jardinier de la voisine ; le fils du jardinier de la voisine ; Jean-Jacques ; le député ; le silencieux ; le grand bronzé ; Gendron...

Jeanne. — Ah non ! Pas Gendron, je proteste !

Jean. — Bon, bon... Mais : le gros ; l'artiste peintre ; le stagiaire de l'école hôtelière ; le préparateur béninois, au labo ; le nouveau patron du supermarché ; ton cousin ; le norvégien de passage ; le petit homme si comique ; monsieur-la-cravate-jaune...

Jeanne. — Paille !

Jean. — Quoi paille ?

Jeanne. — Jaune paille, la cravate !

Jean. — Hon... celui qui ressemblait tellement à Omar Scharif ; celui qui ressemblait si peu à Omar Scharif ; Omar Scharif en personne (ne dis pas le contraire !) ; le sondeur de la SOFRES ; le musicien congolais ; mon frère ; l'aîné des trois vigneron de Savigny-les-Beaune ; peut-être aussi le benjamin...

Jeanne. — Oui. Oui. Le benjamin aussi.

Jean. — ... le philatéliste misanthrope ; le malade des bronches ; le bonze (ha ha ha ! le bonze !) ; le guitariste ; le petit brun aux cheveux gras ; celui qui sentait trop la savonnette...

Jeanne. — Tu ne les sais même pas dans l'ordre.

Jean. — Et je ne les sais pas tous !

Jeanne. — Oui.

Jean. — Si nous parlions d'autre chose...

Jeanne. — Hi hi hi ! Je ne demande pas mieux. Je n'ai pas besoin de toi pour me souvenir. Et même, tiens, j'aime mieux me souvenir sans que tu m'y aides.

Jean. — Je n'aime pas ton regard, là, quand il devient fixe... la pensée qui cligne de l'œil et suit une ligne de mire imaginaire. Ohé ! je suis là...

Jeanne. — Mais oui...

Jean. — Dis-moi quelque chose...

Jeanne. — Quoi ?... Qu'est-ce que je pourrais te dire ?

Jean. — Ce que tu veux.

Jeanne. — Non, pas n'importe quoi... Il faudrait que je te dise quelque chose que je ne t'ai jamais dit...

Jean. — Pourquoi pas ?

Jeanne. — Mais sans t'assombrir... sans que tu rentres dans ta coquille...

Jean. — Non, non...

Jeanne. — Le temps que tu as mis pour accepter de dire qu'il y avait des choses que tu n'aimais pas dans mon dossier ! Monsieur le muet...

Jean. — Combien ? Quinze ans... Qu'est-ce que c'est, sur la totalité ? Parler c'est se plaindre. C'est tellement ennuyeux de se plaindre ! Au fond, tu as toujours adoré que je me plaigne...

Jeanne. — Si oui, tu ne m'auras pas souvent comblée !

Jean. — Danse...

Jeanne. — Danser... le fait que ça t'a toujours excité... sexuellement, je veux dire, ça aussi... Tu as mis du temps à me le dire. Pourquoi ? Est-ce que tu finiras par me dire pourquoi ?

Jean. — Oui, tiens, aujourd'hui, je vais te le dire.

Jeanne. — Tu m'inquiètes...

Jean. — Non... C'est simple... si ça m'excite tant de danser avec toi... la preuve, hein...

Jeanne. — Hé ! bravo... Hi hi hi.

Jean. — ... c'est parce que tu n'es jamais plus belle que lorsque tu es debout.

Jeanne. — Comme tu dis ça... Ça ressemble à une révélation. On ne peut plus dire à une vieille femme qu'elle est belle. C'est pas vrai.

Jean. — Je le dis.

Jeanne. — C'est quoi, cette histoire d'être debout ?

Jean. — Ha ha ha.

Jeanne. — Pourquoi tu ris ?

Jean. — Oui, je ris de ma bêtise.

Jeanne. — Dis !

Jean. — Non, non.

Jeanne. — Ah non ! Ne recommence pas avec tes interruptions ! C'est agaçant. Tu sais que ça m'agace. Tu as commencé, tu finis ! Allez !

Jean. — Quand tu parlais de l'amour... celui qu'il fallait faire... oui, « faire l'amour »... ton expression, c'était « le lit ». « J'ai envie de lit. » – « Au lit, celui-ci était comme ci ou comme ça... » J'ai toujours trouvé qu'il y avait une trop grande importance accordée au lit, dans ta bouche... une trop grande importance accordée à la position horizontale. Mais pour les seins, par exemple, il vaut beaucoup mieux être debout. Et pour les fesses aussi.

Jeanne. — C'est drôle... je n'y avais jamais pensé.

Jean. — Mes meilleurs souvenirs, c'était assis. Toi sur moi.

Jeanne. — Pas debout, alors !

Jean. — Assise, tu as le buste vertical.

Jeanne. — On peut encore le faire, hein !

Jean. — Oui, oui.

Jeanne. — Danse.

Jean. — Je ne fais que ça !

Jeanne. — Il faut profiter du musicien.

Jean. — Pour nous tout seuls.

Jeanne. — Tu vois bien qu'il fallait !

Jean. — L'embaucher ? C'est vraiment pour ne pas te contrarier... C'est bien de tes idées, ça.

Jeanne. — Quoi ?

Jean. — Fêter ma retraite ! Cette idiotie de retraite ! Célébrer ma mise à l'écart !

Jeanne. — Et alors ?

Jean. — Ma fin d'activité.

Jeanne. — Il ne tient qu'à toi d'être encore plus actif !

Jean. — On n'est même pas tout seuls !

Jeanne. — Le musicien ? Mais non, il est sourd !

Jean. — Comment veux-tu qu'on se fasse des papouilles en dansant ?

Jeanne. — Il est aveugle, Jean. Et je le paye très bien. Il est heureux de jouer pour nous. Il ne va pas se formaliser...

Jean. — Ah bon ?

Un silence particulier.

Jeanne. — Jean...

Jean. — Jeanne...

Jeanne. — Embrasse-moi.

Jean. — Où ?

Jeanne. — Eh bien... dans le cou, par exemple.

Jean. — Soit !

Jeanne. — Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

Jean. — Comment ça ?

Jeanne. — Oui, qu'est-ce que tu vas faire de toutes ces heures de libre ? Tu ne vas pas occuper le terrain conjugal vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'espère !

Jean. — Je ne sais pas. Laisse-moi le temps.

Jeanne. — Moi, je continuerai à aller au cinéma, hein...

Jean. — Quel cinéma ? Ah... Mais oui, je ne te volerai pas ton cinéma. Je ne t'accompagnerai pas au cinéma... Moi, le cinéma, tu sais bien... Enfin, le tien... ton cinéma... À moins que simplement je veuille te laisser le cinéma pour toi toute seule... Tu n'aimerais pas, je le sais bien, que j'aie au même cinéma que toi. Non, j'ai envie de m'intéresser aux plantes. J'ai envie de me fabriquer un jardin.

Jeanne. — Ah oui ? C'est une bonne idée. Est-ce que j'aurais le droit d'y entrer ?

Jean. — Un jardin pour nous deux.

Jeanne. — Je ne voudrais pas te le voler !

Jean. — Ne dis pas de bêtises !

Jeanne. — Un jardin... C'est une très bonne idée.

Jean. — Toi qui détestes la verdure !

Jeanne. — Je ne déteste pas la verdure, je déteste m'occuper de la verdure, c'est pas pareil. Si tu t'occupes de tout, si tu ne me mets pas d'outils dans les mains et que tu m'invites à des pique-niques, ça me va tout à fait. Je m'habillerai en conséquence. Pour toi, je resterai debout et m'adosserai aux arbres. J'espère qu'il y aura des fleurs.

Jean. — Il y aura un parterre, dans ce jardin, de forme circulaire approximative. Je le prépare, je le bêche. J'achète, les yeux fermés, une trentaine de sachets de graines de fleurs que je mélange dans un même sac, et, les yeux fermés, je sème ça à la volée !

Jeanne. — Anarchiste !

Jean. — Pas du tout !

Jeanne. — C'est Jeannette qui aimera ça...

Jean. — Tu crois ? Je voudrais organiser une sorte de territoire... comme un pays en réduction...

Jeanne. — Ne m'en parle pas. Laisse-moi la surprise.

Jean. — Faudra que j'achète un bout de terrain.

Jeanne. — Tu as ma bénédiction.

Jean. — Et je reprendrai le vélo.

Jeanne. — Je te laisserai la voiture, tu sais.

Jean. — Je sais... mais, non non.

Jeanne. — Pourquoi un jardin ?

Jean. — Pour être le plus loin possible de ce que j'ai connu... l'administration, la paperasse... Travailler dehors, par tous les temps. Y a toujours quelque chose à faire dans un jardin.

Jeanne. — Il faudra que tu t'accroches. C'est lent, parfois, un jardin. Il n'y a pas tous les jours un événement dans un jardin.

Jean. — Qu'est-ce que tu en sais ? Moi, je crois que si, il y aura un événement tous les jours dans mon jardin. Et puis, ça me tiendra en forme.

Jeanne. — Ainsi, tu pourras continuer à m'honorer.

Jean. — Ne commence pas à dire des cochonnetés, toi.

Jeanne. — Puisque je te dis qu'il est sourd !

Jean. — Ton Beethoven ?

Jeanne. — Hi hi hi.

Ils se taisent.

Jean. — Lui est peut-être sourd, mais moi non!

Jeanne. — Il joue bien, en tout cas.

Jean. — On peut pas lui enlever ça.

Jeanne. — Tu as vraiment besoin d'aller si souvent au bureau ? Tu n'as plus rien à gagner...

Jean. — Il y a de plus en plus de dossiers difficiles, et on a personne en plus.

Jeanne. — Passe la main !

Jean. — Il faudrait. Je m'y prépare doucement.

Jeanne. — Embrasse-moi.

Jean. — Où ça ?

Jeanne. — Entre les doigts. Glisse ta langue.

Jean. — Tu as toujours envie de faire l'amour avec moi ?

Jeanne. — Mais oui.

Jean. — Malgré l'autre ?

Jeanne. — L'autre ?

Jean. — Oui... les autres, je voulais dire. Alors ?

Jeanne. — Je t'ai répondu. Je t'ai répondu oui. Est-ce que je te donne l'impression du contraire ?

Jean. — C'est-à-dire que, parfois, forcément... tu as des soucis... Comme si tu pensais à tout autre chose... Peut-être à un autre de la liste...

Jeanne. — Honnêtement non. J'ai des soucis, parfois, oui. Mais les moments avec toi, non, non... je suis avec toi. Je suis à toi. Tu n'es pas de la liste, toi. Toi. Toi.

Jean. — Bon..

Jeanne. — Si nous refaisions plutôt un petit tour de nos hontes... le petit tour périodique de nos hontes... Il me semble que ça fait longtemps...

Jean. — Tu sais bien que nous les avons toutes racontées.

Jeanne. — Oh non !

Jean. — Tu en as encore une ?

Jeanne. — Oui.

Jean. — Plus d'une ?

Jeanne. — Oui. Pas toi ?

Jean. — Qui commence ?

Jeanne. — Ah... C'est donc que toi aussi tu en as une.

Jean. — Oh oui !

Jeanne. — C'est moi qui commence. C'est moi qui ai lancé le tour.

Jean. — Va.

Jeanne. — Un soir, c'était à...

Jean. — Tu cherches... N'invente pas, hein ! Je te connais, tu serais capable de t'inventer une honte rien que pour pouvoir entendre une des miennes.

Jeanne. — Peut-être bien. Toi, tu ne sais pas inventer.

Jean. — Je t'écoute.

Jeanne. — Ça va être minimal hein... Je ne sais pas si ça va t'intéresser...

Jean. — Sûrement si !

Jeanne. — C'était au moment, tu sais... nous nous étions séparés... Je t'en demandais trop, peut-être... Tu t'affolais... Tu pensais qu'il fallait clarifier et prendre un peu de champ.

Jean. — C'était la première fois ou la deuxième ?

Jeanne. — C'est vrai qu'il y en a eu deux... Non, la première, la première... Quand tu es resté seul avec ta fille.

Jean. — Notre fille ! Dis...

Jeanne. — C'est tellement inintéressant, tellement bête...

Jean. — Une honte, quoi...

Jeanne. — De fait, j'ai toujours eu énormément de succès auprès des hommes... et c'est vrai que je n'ai jamais refusé le moindre hommage, où que cela pouvait me mener. La plupart du temps, j'attendais la deuxième fois pour refuser, mais il me semblait que je n'avais pas le droit de ne pas assumer mon « capital-beauté » comme on disait autrefois dans la publicité des cosmétiques. Pourtant, dans la majorité des cas de ces rapprochements littéralement sans lendemain, je ne connaissais pas d'autre plaisir que celui de la curiosité. Strictement aucun autre. Je t'assure ! Lorsqu'il y en avait un autre – un autre plaisir –, c'était l'exception... à ce moment-là commençait une liaison plus durable et, il faut bien dire, assez dévastatrice. Mais qu'est-ce que tu me laisses dire, là ? C'était pas du tout ça que j'avais commencé... Non... C'est que j'avais, strictement pour moi-même, une sorte d'antidote à cette beauté lisse et plutôt réfléchie... Tu te souviens, on disait de moi : elle est belle *et* intelligente, comme si le cumul était une faute de goût.

Jean. — Mais... on le dit toujours.

Jeanne. — Cet antidote était un rituel intime, devant le miroir... toute seule... je jouais mon contraire, l'autre cumul... je jouais la bête et laide, la gourde en en recherchant la physionomie, accompagnée d'une phrase à dire qui serait une sottise achevée. Cette habitude était si ancrée, pendant tout un temps, qu'un jour j'en fis un lapsus assez particulier, en société, devant un groupe d'hommes que je connaissais à peine. Je rougis d'avoir laissé passer cette grimace et cette phrase stupide...

Jean. — Quelle phrase stupide ?

Jeanne. — Je ne sais plus...

Jean. — Mais si tu sais. Tu sais très bien. Tu ne peux pas l'avoir oubliée, mais elle est dure à dire...

Jeanne. — Oui. J'ai dit... Non, je n'y arrive pas, c'était une phrase de bébé ou de débile léger... C'est alors que j'ai été surprise par un petit groupe d'hommes. Je rougis jusqu'aux épaules, et je sentis, pour la première fois de ma vie le recul des prétendants, l'effarement, la fuite... comme un reflux de la vague, sur la plage... rappelle-toi... notre rencontre... Mais il en resta un sur le sable, un faux bellâtre aux cheveux gras, qui me gratifia d'un hommage subalterne...

Jean. — Que tu n'as pas accepté, j'espère.

Jeanne. — Si.

Jean. — C'est tout ?

Jeanne. — On dirait que ça te rassure.

Jean. — Oui.

Jeanne. — Et toi ?

Jean. — Tu n'as pas dit la phrase...

Jeanne. — Je ne la dirai pas. Je peux te faire la physionomie, si tu veux : Beuaaah ! Mais... toi ?

Il l'embrasse tendrement sur l'oreille.

Jean. — Oui, moi... Après tout, c'est peut-être le jour...

Jeanne. — Tu m'inquiètes...

Jean. — Oui, inquiète-toi. Je ne t'ai jamais raconté ça. Je n'arrive pas à l'oublier. Même quand je te l'aurai raconté, je n'arriverai pas à l'oublier. Je n'arriverai pas à oublier que je l'ai raconté... raconté à toi. Je le lirai dans tes yeux quand tu me regarderas.

Jeanne, fort, vite. — Alors, ne raconte pas !

Jean. — C'est trop tard.

Jeanne. — Hé, au moins, il ne faut pas arrêter de danser !

Jean. — Deux choses difficiles à faire en même temps...

Jeanne. — Alors, laisse-moi conduire !

Jean. — Parce que tu ne conduisais pas, déjà ?

Un silence particulier.

Jeanne. — C'est à toi, Jean.

Jean. — Tu ne te rappelles pas... quand j'étais occupé par cette histoire de marché avec l'Iran... J'étais vraiment pris dans une tenaille et c'était moi qui m'y étais fourré. Je ne pouvais m'en prendre à personne d'autre qu'à moi. Officiellement, on avait rompu toutes les relations, tu te souviens... les relations avec l'Iran... diplomatiques ... on avait des otages... ça, c'est un capital encombrant : avoir des otages... Mais... c'était à l'époque de Gendron... Il trouvait que je n'avais pas le poste que je méritais, et c'est vrai... ça me flattait, la façon qu'il avait, Gendron, de me dire qu'il fallait que je prenne enfin des risques, qu'on gagnait le poste mérité si on prenait une fois des risques... et qu'il me couvrirait de toutes façons... que, dans son service, il avait besoin de gens dont la main droite ignore ce que faisait la main gauche. C'était sa phrase, à Gendron. Et il parlait toujours à mots couverts, comme ça... C'était en septembre, je crois...

Jeanne. — Je ne sais pas ce que tu vas me dire, Jean, mais si c'est bien au moment auquel je pense... celui où tu avais ce visage terreux que tu attribuais devant moi au surmenage, alors oui, c'était bien en septembre. Et puis octobre, encore... et novembre.

Jean. — Oui, c'est ça, parce que Gendron en avait manqué l'ouverture de la chasse, et manquer l'ouverture de la chasse, pour Gendron, fallait qu'il y ait des choses vraiment graves. Donc, au Commerce extérieur, je ne sais pas pourquoi, on ne pensait qu'à l'Iran, il fallait leur vendre des hélicoptères, des trucs comme ça...

Jeanne. — Ah oui ? c'était donc pas de l'alimentaire...

Jean. — Pas vraiment, non. C'était... bah, c'était simple, Gendron roulait contre les Irakiens, d'abord, c'était son idée fixe, qu'il partageait avec certains types au pouvoir... Pas tous... Donc, l'Iran, fallait les renforcer, tu vois... puisqu'ils étaient en guerre, l'Iran et l'Irak. Bon, toujours est-il que moi, un jour, je me suis dit, mon vieux, il faut que tu sautes le pas. Y a un

peu d'argent à ramasser. Gendron t'a à la bonne, c'est le moment où jamais... Gendron m'a demandé, un jour, sur un ton décisif, si je marchais. J'ai répondu oui, comme par réflexe. J'en avais marre de mon salaire de merde, de la monotonie de mon salaire de merde. Toi aussi, d'ailleurs, t'en avais marre de ton... de mon salaire de merde. Alors, c'est moi qui ai organisé ce truc, avec les usines d'armement, mais il fallait faire très attention... Moi, j'étais entre les agents (plutôt secrets) qui traitaient directement avec les Iraniens et les industriels, mais les industriels, ils voulaient des garanties gouvernementales, même discrètes... donc il fallait que quelqu'un du ministère soit un peu mouillé, qu'en cas de pépin, ils puissent dire qu'il y avait un accord officieux au plus haut niveau, un accord entre États. Alors là, j'aurais été le fusible qui saute, hein, évidemment, c'était le risque que je prenais... Gendron ne me l'avait pas caché... au contraire. Il ajoutait qu'on se recase toujours... qu'on a même moins de difficultés, si on a un truc comme ça dans son dossier. Par contre, je touchais une belle commission... et de façon discrète.

Jeanne. — Ah oui...

Jean. — Jusque là, bon... De toute façon, ça ne m'allait pas du tout, ce genre de situation... Ça sentait trop mauvais. J'avais la trouille. J'avais dit à Gendron... mais un peu tard... bon, que je finirais ce que j'avais commencé, c'était trop tard pour reculer, mais que je n'y repiquerais pas. Il était d'accord avec moi. Lui, ce genre de situation, ça l'excitait... sa façon à lui d'être funambule : c'est ce qu'il disait. Moi, je tremblais de toutes mes jambes, tandis que je m'engageais sur le filin. Mais comme tout marchait à peu près bien, ça l'a pas trop affolé. C'est alors que...

Jeanne. — Que quoi ?

Jean. — ...bah que Marguerite s'est mise dans l'engrenage.

Jeanne. — Marguerite... Marguerite Berthet ?

Au bout d'un temps de la narration, Jeanne commence à danser à contrecœur, puis ne danse plus. Elle pèse de tout son poids dans les bras de Jean qui est obligé, en dansant et en racontant, de la porter.

Jean. — Oui. C'était pas tellement une femme de gauche, d'ailleurs, Marguerite, mais... comment dire, elle avait des convictions républicaines, comme moi, d'ailleurs, les mêmes que moi jusqu'au jour où j'ai eu envie de tendre le bras vers un peu de fric qui passait, net d'impôts, et qui représentait douze mois de salaire de bureau ! Que veux-tu ? Bon, et, un jour, eh bien, Marguerite, elle a commencé à se livrer à un travail de traduction : dans les bordereaux qui passaient par moi, elle savait très bien traduire « médicaments » par « mortiers », « lait en poudre » par « avion de combat » ou « livraison interrompue pour raison politique » par « livraison le tant ». Elle s'était fait un petit dossier. Je suis tombé dessus par hasard... Ou alors, elle a... elle était tellement écœurée – jusque là, elle m'aimait bien – qu'elle a voulu me faire comprendre que... qu'elle n'était pas aveugle. Il y avait des otages, à ce moment-là, au Liban, tu te souviens... Alors, évidemment, c'était un brûlot... C'était un brûlot et j'avais le teint terreux. C'est vrai, j'avais le teint terreux. J'ai averti Gendron tout de suite. Et, tout de suite, Marguerite Berthet a eu cet accident. Renversée par un camion. Enfin, renversée... écrabouillée par le camion. C'était un accident et personne n'en a douté. Moi, j'ai touché mon argent. Et j'ai été muté. Gendron aussi, d'ailleurs. Et je n'en ai plus jamais entendu parler. Jeanne... arrête, Jeanne... tu es trop lourde... qu'est-ce que tu fais ? Jeanne ? Tu veux que j'arrête ? Arrête ! Tête de mule... J'ai fini... Je suis au bout... Voilà, c'était une honte. C'était la honte. C'était ma honte... Quand tu disais qu'il

fallait qu'on se raconte nos hontes, tu disais qu'on n'aurait jamais le droit d'en profiter pour en vouloir à l'autre...

Jeanne. — Ah, tais-toi, maintenant, tais-toi. Je t'en supplie !

Un silence particulier.

Jean. — Il faudrait que la musique change.

Jeanne. — Laisse-moi digérer.

Jean. — Danse !

Jeanne. — Je me force.

Jean. — Ne te fais pas trop lourde... je ne vais plus pouvoir... te porter.

Jeanne, *très doucement.* — Minable.

Jean. — Hon...

Jeanne. — Tu pleures ?

Jean. — Je ne pleure pas, je danse. C'est toi qui pleures.

Jeanne. — Salaud !

Jean. — Oui. Mais arrête de pleurer, toi.

Il pleure.

Jeanne. — Pas de raison...

Jean. — Si.

Un silence particulier.

Jeanne. — Mais tu ne dois pas pleurer, mon Jean... Et puis si, tu peux pleurer, mon Jean, ça n'a pas d'importance... Il fallait le dire. La lâcheté est naturelle... On ne peut être courageux qu'avec du recul, qu'avec le temps de la réflexion... mais il est normal que le réflexe soit un réflexe de défense, de mensonge, d'acceptation... Il est vrai que tu as fait fort... Tu n'y es pas allé par quatre chemins, on ne peut pas dire... Je suis sûre qu'il y a eu des tas de gens pour t'admirer ! Le monde n'aime pas le courage. Le courage, ça fait peur.

Jean. — Dansons...

Jeanne. — C'est vrai... à ce moment-là... juste avant le teint terreux... je me souviens, c'est la seule période de notre vie commune où je t'ai senti... comment dire ? ça va te paraître dur... ou je t'ai senti prétentieux... d'abord prétentieux, pas longtemps... et puis, terreux... terreux, Oh la la, il faut que je revoie toute cette période à la lumière de cette histoire, moi... C'était juste après le mariage de Jeannette.

Jean. — Bien après.

Jeanne. — Non, non, pas tant que ça... Six mois après, peut-être...

Jean. — Pas plus ?

Jeanne. — Non.

Jean. — C'était pendant la cravate jaune.

Jeanne. — Jaune paille. Et alors ? Pourquoi tu dis ça ? En quoi ça t'innocente ?

Jean. — Non, non.

Un silence particulier.

Jeanne. — Jean...

Jean. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Jeanne. — Tu as été odieux, mon cher, durant le mariage de ta fille. Ta fille a senti que son mariage était maudit par toi.

Jean. — Rien que ça !

Jeanne. — Mais oui...

Jean. — Qu'est-ce que tu racontes ?

Jeanne. — Elle m'a parlé. Du coup, elle était fortement tentée de maudire le nôtre. Il a fallu que je la dissuade, tout en me disant qu'elle n'avait peut-être pas tout à fait tort. Je me suis tout mis sur le dos. D'ailleurs, ça l'arrangeait bien, Jeannette. Sur mon dos et sur celui de la cravate jaune paille.

Jean. — Désolé, ce n'est pas moi qui l'ai inventée, celle-là...

Jeanne. — En es-tu bien sûr ?

Jean. — Comment ?

Jeanne. — Il faut bien que je renouvelle mon désir pour toi !

Jean. — Ce type te fait du mal.

Jeanne. — Soigne-moi !

Jean. — Tu ne veux pas te laisser soigner, jamais.

Jeanne. — Oh non !

Jean. — Tu n'aimes pas être malade, tu ne sais pas te reconnaître malade. Tu aimes faire mal et soigner, ça oui...

Jeanne. — En attendant, Jeannette est très malheureuse.

Jean. — Je l'aime bien, moi, son mari.

Jeanne. — Dis-le lui.

Jean. — À lui ?

Jeanne. — À lui si tu veux, mais surtout à elle.

Jean. — La photo, elle était plutôt réussie !

Jeanne. — Je peux te dire qu'elle la trouve complètement ratée.

Jean. — La mariée n'est pas obligée de sourire sur une photo de mariage !

Jeanne. — C'est pas ça !

Jean. — Alors quoi ?

Jeanne. — On ne voit que toi !

Jean. — On me voit pas !

Jeanne. — C'est bien ce que je dis.

Jean. — Quoi ?

Jeanne. — On te voit qui te caches...

Jean. — Tu exagères. Je vais lui parler. Je vais m'excuser.

Jeanne. — Ne me mets pas tout sur le dos.

Jean. — Non, non.

Jeanne. — Tu me le promets !

Jean. — Oui.

Jeanne. — Bon.

Ils valsent.

Jean. — Et notre photo à nous ?...

Jeanne. — Notre photo à leur mariage...

Jean. — Oui. Ha ha ha...

Jeanne. — Tu ne te souviens pas que c'est une photo qui ne me fait pas rire...?

Jean. — Si, si, je me souviens.

Jeanne. — Le beau mariage... la mariée qui fait la gueule, et ses parents qui roucoulent !

Jean. — Et alors ?

Jeanne. — Tout à contretemps...

Jean. — C'est l'amour... Il se débrouille comme il peut, l'amour... Je m'en suis expliqué, déjà, avec Jeannette, et même avec son mari...

Jeanne. — Je te rappelle qu'il se nomme Hans. Et que c'est un bon mari.

Jean. — Oui, oui, je sais. Tu vois ces fleurs ?

Jeanne. — Oui. C'est un drôle de bouquet.

Jean. — Trente fleurs différentes. Une de chaque sorte.

Jeanne. — Attends, mais ça ne fait pas trente ans de mariage ! Ça ne fait pas trente ans qu'on
est mariés

_____ !

Jean. — Non. C'est pour te dire que ça sera.

Jeanne. — Un jour...

Jean. — C'est pas si facile à faire, tu sais. Un seul fleuriste n'y suffit pas, en cette saison.

Jeanne. — Merci. Il est très beau. Et la musique ?

Jean. — Il est parfait ton musicien.

Jeanne. — Tu trouves ?

Jean. — On dirait qu'il sait quel air il doit jouer à quel moment.

Jeanne. — C'est ça. Je n'ai pas choisi un musicien mondain, mais un musicien intime. Il joue, on danse, et c'est le silence. Le silence parfait.

Un silence particulier.

Jean. — Tu as l'air préoccupée...

Jeanne. — *Tu* as l'air préoccupé !

Jean. — Moi ?

Jeanne. — C'est surtout le mariage de Jeannette. Qu'est-ce qu'on va faire pour le mariage de Jeannette ?

Jean. — Y a le temps !

Jeanne. — Pas tant que ça !

Jean. — Mais si...!

Jeanne. — Alors, tu me laisses faire !

Jean. — Non, je ne te laisse pas faire !

Jeanne. — Alors, il faut s'y mettre !

Jean. — Quel ennui, les mariages...!

Jeanne. — Hi hi hi. Ça commence bien... Tu ferais mieux de me laisser faire.

Jean. — J'ai l'impression qu'on s'aime, toi et moi, depuis seulement hier, et déjà une fille à marier !

Jeanne. — Il a fallu qu'elle naisse, et qu'elle grandisse... Ça a demandé quelques années, déjà.

Jean. — Hon...

Jeanne. — Qu'est-ce qui te gêne dans ce mariage ?

Jean. — Rien du tout ! Je n'ai aucune envie d'y aller.

Jeanne. — Qu'est-ce que tu racontes ? Depuis quand un père n'irait-il pas au mariage de sa fille ? Écoute...

Jean. — Vas-y avec ton godelureau !

Jeanne. — Jean, mon godelureau, comme tu dis, n'est pas encore invité. Il le sera sans doute, mais pas par moi. Il le sera parce qu'il est un ami très proche de la famille du marié. J'en suis désolée. Il faudra que tu te l'avales. Et tu me donneras le bras au sortir de la mairie, et tu donneras le bras à ta fille quand elle gravira les marches de la mairie. Et tu l'aideras à sécher ses larmes.

Jean. — Et qui est-ce qui séchera les miennes ?

Jeanne. — Moi, je veux bien.

Jean. — Avec quoi ?

Jeanne. — Avec ma salive. La salive de ma bouche.

Jean. — Tu sèches avec du liquide, toi !

Jeanne. — Avec mes cheveux !

Jean. — C'est tout ?

Jeanne. — La salive de mon con, aussi, si tu veux. Je trouverai quelque chose. Danse... Danse ! Bouge ! tu fais n'importe quoi ! On dirait que tu cherches à m'écraser les pieds ! Lâche-moi !

Jean. — Oh ! mégérification de notre femme ! J'en ai assez de tes coups de téléphone, ceux que tu donnes, ceux que tu reçois !

Jeanne. — Téléphone flic.

Jean. — Ah, ça fait mal, putain que ça fait mal !

Jeanne. — Tu crois que ça ne m'a pas fait mal, quand tu as déchiré le Matisse ?

Jean. — Quel Matisse ?

Jeanne. — La carte postale.

Jean. — Ah !

Jeanne. — *La Musique*. Un couple qui danse... et un violoniste, au premier plan, nu. *La musique*, esquisse, 1907... Museum of Modern Art, New York.

Jean. — Oui, bon, c'était pas l'original, hein !

Jeanne. — Il y avait des mots, derrière. Des mots originaux, des mots sincères.

Jean. — Des mots sincères lancés à tout vent.

Jeanne. — Lâche-moi !

Jean. — Non, pendant que je te tiens, au moins, personne ne t'invitera. Je déteste la danse ! Je hais cette façon de se froter, de jouer l'adultère... toujours au bord du précipice...

Jeanne. — Attachée.

Jean. — Désolé.

Jeanne. — Je danse avec un boulet.

Jean. — Moi aussi. Mais un boulet que j'ai choisi.

Un silence particulier.

Jeanne. — Je t'aime, Jean. Ta main...

Jean. — Ma main est dans la tienne.

Jeanne. — L'autre.

Jean. — Quoi, l'autre ?

Jeanne. — Ta main... Je t'aime, Jean.

Jean. — Tu ne crois pas que la formule te sert un peu trop souvent ?

Jeanne. — Je t'aime, Jean. Ta main...

Jean. — Quoi, ma main ?

Jeanne. — Passe ta main là-dessous... Oui, comme ça. Voilà...

Un silence particulier.

Jean. — C'est bon. Danse...

Jeanne. — Je danse.

Jean. — Stop !

Jeanne. — Quoi, stop ?

Jean. — Je parle au temps.

Jeanne. — Il te répond ?

Jean. — Oui.

Jeanne. — Il te répond quoi ?

Jean. — Que stop, c'est impossible.

Jeanne. — Oui. Il faut faire la liste des invités.

Jean. — Débrouille-toi. Je ne m'en occuperai pas.

Jeanne. — Je m'en chargerai. Dansons.

Il chantonne.

Jean. — Comme si on n'avait que ça à faire !

Jeanne. — Mais oui, rien de plus urgent que ça...

Jean. — Je t'écoute.

Jeanne. — Quoi ?

Jean. — La liste.

Jeanne. — Des invités ? Je croyais que ça ne t'intéressait pas.

Jean. — Tu as raison.

Un silence particulier.

Jeanne. — Comme on se retrouve...

Jean. — Oui...

Jeanne. — J'ai tellement envie de te retrouver.

Jean. — Madame la rénovée... Ça s'est bien passé, alors...

Jeanne. — Ça s'est passé comme un voyage...

Jean. — Je t'ai manqué ?

Jeanne. — Mais oui ! Toi, je te le demande pas.

Jean. — Tais-toi...

Jeanne. — J'ai tellement envie de toi... Pas toi ?

Jean. — Non, moi je suis laminé, rétamé, vidé.

Jeanne. — On va vous remplir, monsieur. On va vous gaver.

Jean. — Doucement...

Jeanne. — Retrouvailles...

Jean. — Relevailles...

Jeanne. — Au fait, la petite a téléphoné.

Jean. — Jeannette ?

Jeanne. — Bah oui, Jeannette, qui veux-tu ? Y a-t-il une autre petite ?

Jean. — Non. Alors ?

Jeanne. — Elle dit qu'elle va bien. J'ai l'impression qu'elle s'ennuie.

Jean. — C'est elle qui a voulu y aller, non, en colonie ?

Jeanne. — Oui.

Jean. — Pourquoi ?

Jeanne. — Comment ? Pourquoi ? Pourquoi ? Comment ? Peut-être parce qu'elle en a un peu assez de nos petits conflits.

Jean. — Petits ?

Jeanne. — Mais oui... conflits de rien.

Jean. — J'en ai assez de te partager avec d'autres.

Jeanne. — Si ça ne te plaît pas, alors change !

Jean. — Jeannette... Je l'ai trop aimée, cette enfant, quand tu n'étais pas là. On a trop dormi l'un contre l'autre.

Jeanne. — Ça, c'est sûr... Tu n'as jamais voulu écouter Tata Dolto...

Jean. — Ah... Tata Dolto !

Jeanne. — Ça, te fait quoi, un corps de bébé, un corps de petite enfant tout contre toi ?

Jean. — Ça a du poids.

Jeanne. — C'est tout ?

Jean. — Dansons. Continuons à danser.

Jeanne. — Oui

Jean. — Les yeux...

Jeanne. — Quoi, les yeux ?

Jean. — Tu es entrée dans moi par les yeux. Tu m'as crevé la conjonctive. Je suis aveugle, depuis.

Jeanne. — Je ne t'en demande pas davantage.

Jean. — Moi, je ne cesse de te demander la même chose... Que je sois entré, moi, par les tiens, et que la porte ne puisse plus resservir. C'est trop, n'est-ce pas ?

Jeanne. — Un petit peu trop.

Jean. — Pourquoi tu n'arrêtes pas le labo ? Ça suffirait bien, un seul salaire, non ?

Jeanne. — Alors, gardons le mien ! Mais non, ça ne suffirait pas. Je commence tout juste ! Qu'est-ce que je ferais de toutes ces minutes ?

Jean. — Évidemment, je sais bien. Tu risquerais de faire encore plus de rencontres. Tu n'étais pas comme ça, au début. Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelle erreur ai-je donc commise ?

Jeanne. — Aucune, Jean.

Jean. — Pourtant, nous n'avons jamais cessé de danser !

Jeanne. — Jamais, c'est vrai.

Jean. — Et ça, dès le début !

Jeanne. — Qui dit le contraire ?

Jean. — Alors ?

Jeanne. — Ah... ces premiers moments... quand on se raconte nos vies. Que se construit un individu tout particulier, par les formes du corps, les cicatrices, les vêtements...

Jean. — ... les récits...

Jeanne. — ... les points d'émotion dans la parole...

Jean. — ... les compliments.

Un silence particulier.

Jeanne. — Tu ne dances pas si mal que ça.

Jean. — Non...

Jeanne. — Si, si...

Jean. — C'est ma mère qui m'a appris.

Jeanne. — On dit ça...

Jean. — Ah, il faut me croire...

Jeanne. — Tu dances bien, quoique... peut-être un peu timidement.

Jean. — Ça veut dire quoi, danser timidement ?

Jeanne. — Trop petits pas.

Jean. — C'est pas de la course à pied !

Jeanne. — Hi hi hi...

Jean. — Ha ha ha...

Jeanne. — Jean... ?

Jean. — Jeanne ?

Jeanne. — Dis-moi... L'été dernier... La rencontre...

Jean. — Notre rencontre ?

Jeanne. — Oui...

Jean. — Eh bien ?

Jeanne. — Est-ce que c'était un beau moment, pour toi, notre rencontre ?

Jean. — Si c'était un beau moment !

Jeanne. — Mais est-ce qu'on n'a pas commencé par le plus beau ?

Jean. — Ah, ces interro-négatives ! et ces questions comparatives !

Rires, baisers et caresses.

*

Danse, distance, photographie — II, Distance

Personnages : Jeanne
 Jean

Sur la plage en pente, face à l'océan, entrent séparément Jeanne et Jean. Ils sont tout jeunes. Plusieurs mètres respectables les séparent. Jean parle à l'océan. Jeanne parle à l'océan. Le public joue l'océan. Le temps est maussade.

Jeanne, *satisfaite*. — Haaa...

Jean. — À chaque fois c'est pareil...
Toujours...
il y a toujours un moment de l'année, vagues,
où vous retrouver
équivalait
à renaître.
C'est presque con à dire.
Prenez ça pour vous et faites-en ce que vous voudrez.

Jeanne — Vagues !
Ça fait du bien !
Tellement du bien de vous retrouver !
Rouleaux de la méditation.

Jean. — Quand vous êtes vagues d'océan qui monte,
vous n'êtes pas vagues d'océan qui descend.

Jeanne — Un rouleau fidèle, un rouleau tenace,
un rouleau qui se renouvelle.
Un rang de sièges, et puis, derrière, un autre,
une ligne de combattants qui vient se défaire sur le sable,
mais qui est toujours remplacée
par une troupe fraîche.

Jean. — N'est-ce pas que vous avez toujours été là
depuis qu'il y a des terres
et qui baignent ?
(Compte tenu des marées, évidemment... des marées prévisibles.)

Jeanne — Voyons...
À force de la fixer, la vague...
elle déçoit toujours un petit peu, la vague...
la vague va toujours plus lentement qu'on ne voudrait.

Mais, aussi, plus sûrement qu'on ne saurait faire
à sa place.

Jean — Oui... un peu plus vite !
Oui... un peu plus fort !
Plus vite ! Plus fort !

Jeanne — On voudrait toujours qu'elle en fasse plus.
On voudrait qu'elle exagère !
Quand elle casse, la vague est toujours une petite catastrophe,
une pile d'assiettes...
une rangée de piles d'assiettes qui se brisent devant le buffet.

Jean — Victor Hugo dit, bizarrement, dans *Quatre-vingt-treize*,
qu'être un membre de la Convention, c'était être une vague de l'océan !
Marrant...

Jeanne — Une rangée de spectateurs qui sourient
ou qui rient,
ou qui pleurent,
vomissent par-dessus la rampe comme si c'était le bastingage.
S'il y a des applaudissements,
ah ! le ressac...
Le bloc unanime.
Vous mastiquez les coquillages,
cassez les os.
Vous faites craquer les jointures de vos doigts.
Vous mangez vos dents, vos ongles, vos peaux des doigts
autour des ongles.
Vous avalez votre salive et la renouvez.
Ne crachez pas sur la scène, c'est défendu !
Vous ne crachez pas sur la plage,
mais vous y pensez.

Jean — Je suis tout seul.
Mais est-ce que je peux dire que je suis tout seul,
s'il y a les vagues ?
Je suis très bien tout seul,
avec les vagues.
Hein ?
Qu'est-ce que vous en pensez, vous les vagues ?

Jeanne — Sur la plage, même s'il y a des gens autour,
sur les côtés,
je suis toute seule.
Je regarde toujours du côté des vagues.
Les baigneurs voisins, je ne les vois que du coin de l'œil.
Il n'y a pas beaucoup de monde, quand le temps est maussade.

Jean — Je voudrais vous demander quelque chose...
Je voudrais vous demander une faveur.
Heu... Voilà...
Parfois, il y a des pays...

à la place où je suis,
il y a un pêcheur
qui lance un hameçon et un appât, dans l'océan,
accrochés à un fil. Ou alors un filet.
Il espère une belle prise
dans le public.
Heu... qu'est-ce que je voulais vous demander, déjà ?

Jeanne — J'ai vu, parfois, battre la mer avec des bâtons
pour diriger les poissons vers un piège
(un filet).
Ne craignez rien, chères vagues.
Je n'ai pas du tout envie de vous battre.
Ni de vous prendre votre bien. Je vous regarde,
c'est déjà beau.
Je ne me baignerai pas aujourd'hui.

Jean — J'ai vu, un jour, un pêcheur arriver du large,
à pied,
il tenait une canne à pêche à la main droite, un lancer,
une poignée d'algues dans la main gauche...
et il avait une daurade qui pendait à sa bouche...
Il rapportait sa proie comme un chien de chasse
ou un chien de pêche
en la tenant entre ses dents.
Une sorte de héros d'une mythologie.
D'ailleurs, c'était près d'Alexandrie.

Jeanne — Vous n'arrêtez donc jamais
de monter, de casser ?
de vous écouter monter, de vous écouter casser ?
Est-ce que vous m'écoutez ?

Jean — Les infatigables...

Jeanne — Vous nettoyez la scène, tous les jours,
quand la balaie votre regard.
Et parfois vous la salissez
de vos naufrages,
de méduses, de noyés...
Vous y échouez des déchets de polystyrène et de billes de goudron...
Et nous, il faut qu'on s'en débrouille
entre les orteils.

Jean — Il y a des vagues qui ont tué des baigneurs ou des baigneuses,
mais pas le contraire ;
des spectateurs qui ont méprisé des acteurs,
et le contraire.

Jeanne — Marée haute, c'est complet.
Jusqu'au premier rang... Les pieds du premier rang
qui se risquent sur le tapis de scène.
Est-ce que les pieds sont froids ?

Jean — C'est drôle... quand on est comme ça sur la plage...
on y est tout seul et pas tout seul.
Là, par exemple, je sais qu'il y a près de moi,
pas très loin de moi, une étrangère...
mais comme ça fait déjà quelques minutes
que je la vois vaguement se comporter,
en tâchant de ne pas être indiscret, ni fâcheux,
me servant uniquement des faibles possibilités latérales de ma vision binoculaire,
et que cet examen est plutôt positif,
je veux dire qu'elle n'a l'air ni farouche, ni collante,
sur sa réserve, quoi...
Elle n'a pas l'air de penser qu'au bronzage, et du coup...
oui, une bonne baigneuse voisine...
En plus, un jour de météo lugubre !
C'est-à-dire qu'il n'y a pas beaucoup de concurrence...

Jeanne — Quand on regarde devant soi, sur la plage,
on voudrait être un rapace.
Un rapace diurne !
Pourquoi un rapace diurne ?
Mais à cause du champ de vision... 150° pour chaque œil
dont 50° en vision binoculaire !
ce qui nous fait, chez la crécerelle, un total de 250° !
Sans bouger la tête !
Chaque œil est à la fois tout seul et accouplé ! C'est pas mal !
Il y a quelqu'un à côté, n'est-ce pas ?
Plus qu'un inconnu...
depuis le temps...
déjà une personne.

Jean — Dites-moi, les vagues, les vagues si précises...
vous ne pourriez pas dire à cette femme,
que je ne veux trop regarder,
que j'ai de l'intérêt pour sa présence ?
Moi, je n'oserai jamais.

Un silence particulier.

Jeanne — Ce garçon, là, sur ma gauche,
peut-être qu'il s'intéresserait à moi,
si j'étais plus intéressante...
c'est-à-dire sans doute plus dévêtue...
du haut, du bas...
mais le ciel n'est pas propice.
Dites-lui que j'ai pensé ça. Voulez-vous ?

Un silence particulier.

Jean — C'est drôle, cette nuit, j'ai rêvé
que j'étais chez le coiffeur. Et le coiffeur
avait une cagoule, et le coiffeur
me prenait les cheveux avec des pincettes

et me caressait la tête.
C'était très agréable.

Jeanne — C'est drôle, cette nuit, j'ai rêvé
que j'étais coiffeuse, coiffeuse à domicile.
J'avais une trousse à outils, avec un seau, une pelle
et des petits râteaux
des petits râteaux à cheveux, c'était le terme technique.
Il y avait quelqu'un qui m'attendait... un client...
À la place de son visage, il y avait une grosse courge...
Et puis, je me suis réveillée.

Jean — Je me demande si on ne vient pas à la plage,
d'abord, pour être un peu innocent...
Enfin, je me le demande...
je voudrais que vous lui demandiez, à la voisine.

Un silence particulier.

Jeanne — Alors, c'est vrai que j'aurais toujours voulu
que ma mère accouche de moi
sur une plage. Ça oui, incontestablement.
Sur une plage
plutôt qu'à la maternité.

Jean — Personne ne vient à la plage
s'il n'est pas assuré d'y trouver de l'innocence.

Jeanne — Cet homme, à côté... ce garçon...
Je peux le rendre timide.
Dites-le lui.

Jeanne — Il fait frisquet. Si je me baigne, je frime.
Si elle n'était pas là, je ne me baignerais pas.
Si je me baigne, c'est pour frimer.
Si elle se baigne, je ne me serai pas baigné le premier.
Elle n'a pas l'air d'avoir la moindre envie de se baigner.
Donc, je n'irai pas me baigner du tout.
D'ailleurs je n'en ai pas envie
de me baigner.
Elle n'a pas envie de se baigner.
Si elle se baigne, c'est qu'elle cherche à m'impressionner...
vous ne croyez pas ?
Donc, ça ne m'impressionnera pas.
En ce cas, non seulement je ne la suivrai pas sur ce terrain,
mais je m'en irai.
Apparemment, elle n'a pas envie de se baigner.
Dites-lui de ma part que j'aime autant ça
et que j'apprécie sa capacité de méditation.

Jeanne. — Demandez-lui à quoi il pense,
en lui disant ce que je pense.

Jean. — Je pense que la question de l'extrémité,
l'extrémité des terres, le littoral...
oui, c'est là que j'imagine la plus belle des rencontres.
Vous comprenez... arrivé à cette extrémité,
d'elle on ne peut que repartir...
avec un coquillage...
ou une compagnie.

Jeanne. — Vous le voyez bien, ce garçon...
vous le voyez mieux que moi (vous lui faites face...)
Moi, je ne l'admire pas encore...
Qu'est-ce que je raconte ? Si je ne l'admire pas encore,
est-ce que ça veut dire que je l'admirerai dans dix minutes...?
Tss, tss.
Non, ne lui dites rien, s'il vous plaît... Laissez tomber.
Portez d'autres messages plus urgents
roulés dans des bouteilles.
Enfin... dites-lui, tout de même,
que je n'ai pour le moment que du silence à lui dire...
si toutefois cela vous semble transmissible.
Merci.

Un silence particulier.

Jean. — Je comprends très bien qu'il n'y ait à rajouter
aucun son,
que se faire oublier
pour se laisser transporter,
est un état, quand on l'atteint, d'une douceur
fragile,
extrêmement fragile...
Je comprends.
Il faudrait demeurer dans cet état, longtemps.

Jeanne. — Alors ? Allez-y !
Vous êtes comme mille bouches d'écume,
alors... traduisez...

Jean. — Vous êtes mille micros pour la même voix,
alors... divisez-vous...
une fois !

Jeanne. — Vous êtes quelques regards attentifs et fermements de paupières
pour nous baigner.
Dites-lui que j'apprécie sa discrétion,
mais que je ne resterai peut-être pas ici le derrière au frais
encore cinq heures.

Un silence particulier.

Jean. — Dites-lui que j'ai entendu,
mais que j'ai peur.

Jeanne. — Surtout, surtout ne pas l’effaroucher...
Demandez-lui s’il serait capable,
par simple effort de sa volonté,
de balayer ces nuages, là-haut,
de sorte que nous puissions exposer au soleil,
plus généreusement,
les corps qui nous ont été confiés par nos parents ?

Jean. — Ciel !
Je voudrais bien chanter
pour faire arriver le soleil.
Le ciel est gris au-dessus de nous.
Il est au bord de perdre, par instants, de l’eau.
Du vent qui vient plutôt du sud
pousse, c’est vrai, le gris,
mais il le pousse avec du gris trop rarement utilisé
pour laisser supposer le bleu derrière.
Les vêtements sont nos nuages.
Si les nuages vraiment disparaissent, nos vêtements
instantanément feront de même.
Si nous ôtions nos vêtements,
les nuages ne passeraient pas pour autant
leur chemin.
Ces épaisseurs tenaces, inégalement maîtrisables,
vous ne pouvez faire autrement que les séparer,
après les avoir rapprochées.
Je veux bien chanter : « Soleil, perce ! »
et le répéter en variant le ton de la demande...
Soleil, perce !
Soleil, perce !
(*Un temps.*)
L’ordre n’est pas considéré.
À supposer que j’aie la patience
d’attendre le temps qu’il faudra,
une heure, un beau jour, cela sera.
Je serai plus vieux de tout ça,
cette patience...
Si le gris met un peu de blanc
dans sa fumée horizontale,
j’espère,
le nez en l’air et grimaçant.
(*Un temps.*)
Hélas, c’est trop épais.

Jeanne. — Le ciel... qui n’écoute jamais ce qu’on lui dit.
Qui ne sait pas faire autrement que s’habiller de gris,
aujourd’hui.
Mais ça m’est complètement égal.
Je ne suis pas venue ici pour m’écrouler de chaleur
et rougir et cuire.
Ce sera pour demain.
La météo est une chose sans importance
puisque’on ne peut rien y faire,

indéfiniment.
(Elle regarde le ciel.)
Une dernière chance ?
Évidemment, ça faciliterait les choses...
amollirait certaines défenses...
Quand on va au bord de l'océan... disons breton pour aller vite...
ce sont des petits incidents... non pas fatals...
mais auxquels il faut s'attendre...
Ou alors, on va aux îles...
On prend l'avion, et on va aux îles...
On met un grand chapeau, rien dessous...
et on sirote un punch-coco avec une paille.
Non. Pas la moindre trouée.
Il faudrait que quelqu'un fasse quelque chose,
avant que tout le monde soit transformé en morceau de bœuf
dans du bouillon froid...
en huître sur son lit de glace...
Ça va être à moi...
Si quelque chose doit se faire, ça repose sur moi... je le sais.
Eh bien moi, puisque c'est comme ça,
j'enlève le bas.

Elle enlève son pantalon. Instantanément, Jean enlève le haut.

Jean. — C'est pas qu'il fasse très chaud.
Si on allait au bain ?

Un silence particulier.

Jeanne. — Dites-lui que j'ai entendu sa proposition,
que je ne suis pas sourde,
mais que je ne suis pas enthousiaste.

Jean. — Dites-lui que ça n'a aucune importance.
Je ne voulais pas vraiment.

Jeanne. — Alors, dites-lui qu'il peut se rhabiller.

Jean. — Aller me rhabiller ?
A-t-elle dit que je pouvais aller m' rhabiller ?
ou que je pouvais seulement m'habiller de nouveau ?

Jeanne. — J'aime la chair de poule.
C'est la façon d'être de la peau
qui est la plus dynamique.
Aujourd'hui, je suis gâtée question chair de poule.

Jean. — Dites-lui qu'à première vue latérale
ses jambes me conviennent parfaitement,
et quand je dis ses jambes...
je tiens à rester distingué.
Si vous insistez, j'ajouterai le mot « cuisses »,
au pluriel.

Jeanne. — Dites-lui... non, ne lui dites pas,
ce n'est pas la peine qu'il le prenne mal...
qu'il aurait cinq centimètres de plus, évidemment,
au niveau des tibias...
du point de vue de la beauté canonique, ce serait mieux.
Mais ne lui dites pas, hein...
pas de blagues

Jean. — Dites-lui que je n'ai pas tout vu
mais que je suis prêt à l'exploration.

Jeanne. — Il y a tellement de questions discrètes,
avant les questions indiscretes :
les noms... les préférences (couleurs, auteurs, fleurs, saveurs)...
Ce garçon, je peux le faire pleurer,
quand je veux.

Jean. — Cette fille, je peux facilement
la porter dans mes bras,
jusqu'aux vagues.
Si vous voulez que ça se fasse, vagues, transmettez...

Jeanne. — On avance, on avance.

Jean. — C'est déjà comme si je la connaissais depuis des lustres...

Jeanne. — Je n'ai jamais entendu parler de lui.
Il n'a rien traversé à la nage
de particulièrement remarquable, question distance.
Il peut, peut-être...

Jean. — Si tu veux de moi, reste par ici.
Ça m'étonnerait que tu me veuilles...

Jeanne. — Deux...
mais pas encore de route entre les deux...
de route directe...

Jean. — L'envie que vous pousse une racine.

Jeanne. — Du nerf en plus !

Jean. — Pfff...
Je ne suis pas capable
de vanter ma marchandise...
Pfff...

Jeanne, brusque. — Bon, moi, je vais me tremper les pieds.

Elle avance jusqu'au public.

Jean. — Elle s'est levée...

Jeanne. — Est-ce qu'il va me rejoindre ?

Il se lève.

Jean. — Vous me prévenez, hein... s'il se passe quelque chose.

Jeanne. — Il va certainement se passer quelque chose.

Jean. — Quoi ?

Ils peuvent éventuellement se prendre la main, sans se regarder.

Jeanne, risquant son pied dans l'océan. — Est-ce que c'est froid ?

Jean. — C'est froid. J'ai eu froid à son pied.

Jeanne. — C'est pas froid.

Jean, risquant son pied dans l'océan. — C'est pas si froid.

Jeanne. — Il ment.

Un long silence. Il y a le noir juste au moment où ils se tournent l'un vers l'autre.

*

Danse, distance, photographie — III, Photographie

Personnages :

- Le cousin Charles
- Vincent
- Sabine
- Jeanne
- L'homme à la cravate jaune paille
- Jean
- L'oncle Stéphane
- La tante Georgette
- La grand-mère de Jean
- Jeannette, la mariée
- Hans, le marié, accent allemand
- Marguerite Berthet
- La tante Germaine
- La mère de Jeanne
- Le père de Hans
- La mère de Hans
- La mère de Jean

Sur la scène le cousin Charles et le jeune Vincent finissent de monter un échafaudage métallique avec bancs sur plusieurs niveaux. Périodiquement, Charles regarde le ciel.

Le cousin Charles. — Voilà. Maintenant, il s'agit de les faire venir. Qu'ils rappellent tous, sans exception. Et ce n'est pas toujours une mince affaire. Mais ça fait partie du métier. J'espère qu'il ne va pas pleuvoir.

Vincent. — Je peux continuer à t'aider ?

Le cousin Charles. — J'espère bien.

Vincent. — Alors ?

Le cousin Charles. — On va déjà installer la chambre.

Vincent. — La chambre ?

Le cousin Charles. — Oui, la chambre pour les mariés !

Vincent. — Quoi ?

Le cousin Charles. — Mais non... pas la chambre pour les mariés... La chambre, c'est l'appareil ! Regarde si c'est pas beau...

Vincent. — Si !

Le cousin Charles. — Le pied... un trépied... Voilà. Ici, ça devrait aller... et puis la chambre. Le corps avant, le corps arrière, et entre les deux, le soufflet. Et qu'est-ce que je mets dans le soufflet ? Le noir...

Vincent. — C'est vrai ?

Le cousin Charles. — Oui, c'est vrai. Ça, c'est l'objectif. Voilà... Et ça, la lentille. Je mets la lentille derrière et je regarde. Assieds-toi une seconde sur le banc, pour voir.

Vincent, qui pose. — Là ?

Le cousin Charles. — Plus à droite.

Vincent. — Là ?

Le cousin Charles. — Oui, c'est bien.

Vincent. — Je voudrais regarder.

Le cousin Charles. — Viens.

Vincent vient regarder ; le cousin Charles va poser.

Vincent. — Ah ! T'es à l'envers ! La tête en bas !

Le cousin Charles. — Ha ha ha. Mais oui. Je t'expliquerai tout ça, après la photo, si tu veux... Maintenant, retourne là-bas, s'il te plaît. Mets-toi au dernier rang... Non, debout ! Oui... À l'extrême droite... Oui... À l'extrême gauche... Parfait.

Vincent. — Qu'est-ce que tu as rajouté, là ?

Le cousin Charles. — Ça s'appelle une visée réflex. Viens voir...

Ils échangent à nouveau les places.

Vincent. — Bah ! T'es redevenu à l'endroit !

Le cousin Charles. — Hé oui ! Alors, tu veux toujours qu'on les mette dans la chambre, les mariés ?

Vincent. — Oui hi hi hi, mais la tête en bas !

Le cousin Charles. — Alors, je vais enlever la visée...

Vincent. — D'accord.

Le cousin Charles. — Alors, on est presque prêt... Qu'est-ce qui me manque ? Le plan film prêt à installer... Protéger l'objectif avec le pare-soleil, qui servira d'ailleurs de parapluie... si besoin est... Le déclencheur... Et le voile noir. En fait, le voile noir, ça sert à rien avec ce genre d'appareil, mais ça fait plus sérieux. Et puis j'ai l'impression, je vais te dire, ne le

répète à personne, hein... avec le voile noir, j'ai l'impression de passer ma tête sous un jupon...

Vincent. — Qu'est-ce que tu racontes ?

Le cousin Charles. — Si, si...

Vincent. — Je peux essayer ?...

Le cousin Charles. — Pschtt ! Un peu de sérieux, cousin Vincent ! C'est pas le tout ! il s'agit de les rassembler, maintenant... Donc, tu vas me ramener... attends on va commencer par les ancêtres. Tu vas me ramener l'oncle Stéphane. D'accord ?

Vincent. — Ça va prendre un petit moment...

Le cousin Charles. — Ha ha ha. C'est vrai. C'est pour ça qu'il faut commencer sans tarder. Fais-toi aider de tata Germaine.

Vincent. — d'accord, j'y vais.

Il sort. Entre Sabine.

Le cousin Charles. — Bonjour, mademoiselle... Tu veux quelque chose ?

Sabine. — Il est pas là, Vincent ?

Le cousin Charles. — Ah... il est parti en mission, Vincent. On va faire la photo... Il doit pas être loin, tu sais...

Sort Sabine. Entre Jeanne.

Le cousin Charles. — Tiens, voilà Jeanne...

Jeanne. — Ah, mon petit Charles... Je voulais te dire... pour la photo... Tu ne prends que la famille, n'est-ce pas !

Le cousin Charles. — La famille et les amis...

Jeanne. — Ah ?

Le cousin Charles. — Ça a l'air de te contrarier, cousine...

Jeanne. — Non, non...

Le cousin Charles. — Tu es sûre !

Jeanne. — Oui, oui.

Jeanne sort.

Le cousin Charles. — Rendez-vous dans cinq minutes, hein ! Et rameute tous ceux que tu pourras !

Entre l'homme à la cravate jaune paille.

L'homme à la cravate jaune paille. — Vous n'auriez pas vu Jeanne ?

Le cousin Charles. — Elle était là il y a vingt secondes.

L'homme à la cravate jaune paille. — Partie par où ?

Le cousin Charles. — Par là.

L'homme à la cravate jaune paille sort par là.

Le cousin Charles. — Revenez pour la photo, hein !

Entre Jean.

Jean. — Ah, dites-moi, vous n'auriez pas vu Jeanne ?

Le cousin Charles. — Non. Vous voyez, je prépare la photo. C'est pour tout de suite, avant qu'il pleuve... Rendez-moi un service. Asseyez-vous à l'extrême droite. Oui, là. Attendez !

Jean. — Il faut que je voie Jeanne.

Le cousin Charles. — Elle va arriver pour la photo ! Ils arrivent !

Entre Vincent accompagné de trois vieillards : la tante Georgette, l'oncle Stéphane (avec un plaid à carreaux noir et blanc posé sur ses épaules) et la grand-mère de Jean. Jean en profite pour s'éclipser.

Vincent. — Regarde ma pêche miraculeuse !

Le cousin Charles. — Chut !

Vincent. — Ça va, ils sont tous plus sourds les uns que les autres.

Le cousin Charles. — Ha ha ha. Mon oncle, ma tante... vous allez vous asseoir là. Et Germaine ?

Vincent. — Pas vue.

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

La tante Georgette. — C'est ça...

La grand-mère de Jean, fort. — Qu'est-ce qu'on fait là ?

La tante Georgette, fort. — C'est pour la photo !

Vincent. — Asseyez-vous là...

Le cousin Charles. — Non, Vincent... Stéphane au milieu... entre les deux vieilles !

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

Entrent Jeannette et Hans.

Jeannette. — Voilà le marié !

Hans. — Foilà la mariée !

La grand-mère de Jean et la tante Georgette. — Ah ! voilà les mariés !

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

Le cousin Charles. — Les mariés, devant ! Premier rang, devant.

Entrent Jean, sombre, avec Marguerite Berthet et Sabine.

Marguerite Berthet. — Alors... On va faire une belle photo !

Jean. — Jeanne n'est pas là, évidemment.

Marguerite Berthet. — Elle est pas loin...

Le cousin Charles. — Ah non, on ne repart pas ! Jean, assis, au deuxième rang, juste au-dessus de Jeannette. Marguerite à côté, à la droite de Jean. Sabine à sa gauche.

Jean. — Allez, viens-là, ma petite Sabine, à côté du cocu.

Jeannette. — Papa ! Je t'en prie...

Sabine. — C'est quoi, un cocu ?

Hans. — Ha ha ha...

Jean. — Ça le fait rigoler le marié !

Hans. — Ha ha ha... ha ha ha...

Jean. — Mais il se fout de la poire du cocu, ou quoi, le marié ! Ça sera bientôt son tour...

Hans. — Ha ha ha...

Jeannette. — Ça ne me fait pas rire, mon chéri.

Hans. — C'est rien, Jeannette... Il a bu trop le champagne. Dans la noce, il faut rigoler, hein !

La grand-mère de Jean. — Qu'est-ce qu'il raconte, le petit ?

La tante Georgette. — Il est soûl !

La grand-mère de Jean. — Qu'est-ce que tu dis ?

La tante Georgette. — Il est pompette !

Jeannette. — Pas tant que ça.

Entrent tous les autres, sauf Jeanne.

Le cousin Charles. — Ah, les voilà.

La tante Germaine. — Il est bien distingué, cet homme-là.

La mère de Jeanne. — Qui ?

La tante Germaine. — Avec sa cravate jaune, là... Et c'est pas une couleur facile à porter !

L'homme à la cravate jaune paille. — C'est une couleur qui protège...

La tante Germaine. — Qui protège de quoi ?

Jean. — Assez !

Le cousin Charles. — On s'installe. S'il vous plaît... Tout le monde est là. Pas n'importe où... Voilà, comme ça. Les parents du marié, au deuxième rang.

Le père de Hans. — Was ?

La mère de Hans, en larmes. — Mein kleiner Hans... er geht fort...

Sabine. — Il pleut, j'ai senti des gouttes !

Vincent. —
Ouiiiii ! des gouttes !

Jeannette. — Qu'est-ce que tu racontes ?

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

Le cousin Charles. — Il manque Jeanne. Qui va la chercher ?

Jean et l'homme à la cravate jaune paille, se dressant ensemble. — Je vais la chercher !

Le cousin Charles. — Non, rasseyez-vous, la voilà !

Jeanne. — Je suis la dernière ?

Jean, d'une voix tonitruante. — Elle a de la paille dans les cheveux.

Hans. — Ha ha ha !

Jeannette. — Papa !

Le cousin Charles. — Non, pas là, Jeanne, plus à droite ! Ça n'ira pas pour la composition !

Jeanne. — Si si, Jeanne s'installera à côté de son mari !

Le cousin Charles. — Non...

Jean. — D'ailleurs, le mari ne veut pas !

Hans, hilare. — Le cocou !

Le père et la mère de Hans, riant grassement. — Ha ha ha ! Der Cocou ! Hahnrei...

La tante Georgette. — Qu'est-ce qu'on attend ?

La grand-mère de Jean. — Jeanne... Comme toujours.

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

La tante Germaine et la mère de Jean. — Une belle photo de famille, hein...

Jeanne. — Alors, je me mets là.

Jeanne s'installe loin de Jean. Une personne la sépare de l'homme à la cravate jaune.

Jean. — Le plus loin possible !

Jeanne. — Dommage...

Jean. — Le plus loin possible et le plus près possible !

Sabine. — Hi hi hi... J'ai senti des gouttes !

Marguerite Berthet. — Le ciel est incapable de faire ça.

Le cousin Charles. — On ne va plus bouger, maintenant !

Le cousin Charles passe sa tête sous le voile noir. Tous s'immobilisent pour le cliché, sont le cliché. Seuls Jeanne et Jean entament un dialogue. Jean regarde Jeanne. Jeanne regarde l'objectif.

Jean. — Psst !

Jeanne. — Jean ?

Jean. — Jeanne !

Jeanne. — Alors ?

Jean. — Alors ?

Jeanne. — Fais comme moi, regarde le petit oiseau et souris.

Jean. — Non.

Jeanne. — Jean !

Jean. — C'est toi

que je préfère regarder,
ma petite souris.

Jeanne. — Est-ce que c'est bien le moment ?

Jean. — C'est comme ça.

Jeanne. — Ça va être une drôle de photographie.

Jean. — Oui, avec un Jean méconnaissable
parce qu'il aura bougé.
À sa place,
comme une trace
de pinceau, une lavure à l'éponge,
un mouvement tout seul :
pas un mouvement de quelque chose ou de quelqu'un,
le mouvement pur.

Jeanne. — Tourné vers moi ?

Jean. — Oui, vers toi.

Jeanne. — C'est un petit vent qui m'honore
et qui me rafraîchit.

Jean. — Est-ce que je peux te croire ?
Est-ce que je suis le seul à me tourner vers toi ?
À marquer la photographie de cette inconvenance ?
Un pet, demain, sur du papier glacé.

Jeanne. — Je ne sais pas si tu es le seul.
Moi, je regarde le petit oiseau.
Et je voudrais que toi aussi
tu le regardes.

Jean, qui jette un œil sur l'Homme à la cravate jaune paille. — Je suis le seul.
L'autre regarde aussi l'objectif.

Jeanne. — Tant mieux.
Tant mieux pour la photo de Jeannette, et la photo de Hans.
Fais-le, toi aussi.

Jean. — Oh non...

Jeanne. — Il faut que la photo soit réussie.

Jean. — Elle serait encore plus réussie,
si toi aussi
tu faisais mine de bouger vers moi !

Jeanne. — Qui saurait que c'est vers toi ?
Ce pourrait être ambigu.

Jean. — Mais, l'autre,
s'il regarde dans la même direction que toi,
et si aimer c'est regarder ensemble dans la même direction...

Jeanne. — Hi hi hi.

Jean. — Non, tu ne crois pas ?

Jeanne. — À cette définition ? Non.

Jean. — Alors, j'ai encore choisi la mauvaise part !

Jeanne. — Le maladroit !

Jean. — Tu te moques encore de moi !

Jeanne. — Ah oui.

Jean. — Jeanne...

Jeanne. — Jean... Amour de Jean.

Jean. — Vrai ?

Jeanne. — Vérité vraie...

Jean. — Alors, je ne me plaindrai plus.
Je te regarde.
Je prendrai ce qui vient.
Je ne te demanderai plus rien que tu ne peux...
Je me contenterai.
Je m'estimerai heureux.
Je te regarde.
Je ne t'attendrai plus avec le démon des reproches.
C'est fini.
On y arrivera.
Je ne me plaindrai plus.

Jeanne. — On verra...

Jean. — Tu verras.

Jeanne. — L'ivrogne qui jure...

Jean. — Si si !

Jeanne. — C'est tout vu. Mais c'est comme ça.

Jean. — Tu est tellement trop belle... De quel droit ?

Jeanne. — De
que

l droit quoi ?

Jean. — De quel droit
j'exigerais de toi...
quoi ?

Jeanne. — Mais, tu as tous les droits, Jean.

Jean. — Et toi ?

Jeanne. — Moi aussi.

Jean. — Oui, oui, c'est ça...

Jeanne. — C'est ça quoi ?

Jean. — C'est ça, la tragédie...

Jeanne. — C'est ça la comédie.

Jean. — Tous les jours, même aujourd'hui...

Jeanne. — C'est ça la photographie.

Un silence particulier.

Le cousin Charles. — On ne bouge plus !

Il déclenche.

Tous. — Aaaaah !

Le cousin Charles. — C'est bien... Attendez ! Ne bougez pas encore... je la redouble... (*Il redéclenche.*) Merci.

La grand-mère de Jean. — C'est-y fini ?

La tante Georgette. — C'est fini !

Marguerite Berthet. — Mais il ne sera pas sur la photo, le cousin Charles...

Le cousin Charles. — Non ! Il n'y sera pas... Quoique... Peut-être que le photographe y est toujours... en cherchant bien... Merci ! Dispersion, dispersion...

Vincent. — Il est sorti, le petit oiseau !

Sabine. — Y en avait même pas de petit oiseau...

La tante Germaine. — Il pleut !

Rires.

Jeanne. — Mais non !

Marguerite Berthet. — On va rentrer dans l'auberge.

Hans. — On fa tanser.

Jeannette. — Et puis, oui, on va danser.

La mère de Hans. — Was ?

Le père de Hans. — Tanzen !

La mère de Hans. — Oh ya !

Vincent. — On va jouer aux gendarmes et aux voleurs !

Sabine. — Oh non !

Vincent. — Je t'attrape, alors !

Sabine, qui s'enfuit. — Hi hi hi...

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

Le cousin Charles. — Maintenant, les mariés tout seuls. Une dernière pose...

Jeannette. — Non, non.

Hans. — Elle ne feut pas, elle ne feut pas.

Jeannette. — On va danser, nous.

Elle entraîne Hans. Dispersion. Restent Jeanne et Jean à leur place. Et l'oncle Stéphane oublié. Tous quittent le lieu. L'homme à la cravate jaune paille sort le dernier, à contrecœur.

Le cousin Charles. — Fausse alerte, il ne pleut pas.

Jeanne. — Puisque les mariés n'en veulent pas... Vous allez nous en faire une, mon petit Charles, une rien qu'à nous.

Le cousin Charles. — Si vous voulez.

Jeanne. — Jean ?

Jean. — Oui ?

Jeanne. — Non ?

Jean. — Oui.

Le cousin Charles. — Venez, on va faire un plan rapproché. Il faut que je change d'objectif.

Jeanne et Jean posent debout. Un silence particulier. Charles les regarde avec beaucoup d'attention. Il déclenche.

Jeanne. — C'est fait ?

Le cousin Charles. — C'est fait. Elle sera très belle.

L'oncle Stéphane. — Rien n'aura eu lieu que le lieu.

FIN